

# FORT COMME LA MORT

---

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Le jour tombait dans le vaste atelier par la baie ouverte du plafond. C'était un grand carré de lumière éclatante et bleue, un trou clair sur un infini lointain d'azur, où passaient, rapides, des vols d'oiseaux.

Mais à peine entrée dans la haute pièce sévère et drapée, la clarté joyeuse du ciel s'atténuait, devenait douce, s'endormait sur les étoffes, allait mourir dans les portières, éclairait à peine les coins sombres où, seuls, les cadres d'or s'allumaient comme des feux. La paix et le sommeil semblaient emprisonnés là dedans, la paix des maisons d'artistes où l'âme humaine a travaillé. En ces murs

# Fort comme la mort

Guy de Maupassant



P. Ollendorff, Paris

Exporté de Wikisource le 19/01/2017

- PREMIÈRE PARTIE
  - Chapitre I
  - Chapitre II
  - Chapitre III
  - Chapitre IV
- DEUXIÈME PARTIE
  - Chapitre I
  - Chapitre II
  - Chapitre III
  - Chapitre IV
  - Chapitre V
  - Chapitre VI

# **PREMIÈRE PARTIE**

# I

Le jour tombait dans le vaste atelier par la baie ouverte du plafond. C'était un grand carré de lumière éclatante et bleue, un trou clair sur un infini lointain d'azur, où passaient, rapides, des vols d'oiseaux.

Mais à peine entrée dans la haute pièce sévère et drapée, la clarté joyeuse du ciel s'atténuait, devenait douce, s'endormait sur les étoffes, allait mourir dans les portières, éclairait à peine les coins sombres où, seuls, les cadres d'or s'allumaient comme des feux. La paix et le sommeil semblaient emprisonnés là dedans, la paix des maisons d'artistes où l'âme humaine a travaillé. En ces murs que la pensée habite, où la pensée s'agite, s'épuise en des efforts violents, il semble que tout soit las, accablé, dès qu'elle s'apaise. Tout semble mort après ces crises de vie ; et tout repose, les meubles, les étoffes, les grands personnages inachevés sur les toiles, comme si le logis entier avait souffert de la fatigue du maître, avait peiné avec lui, prenant part, tous les jours, à sa lutte recommencée. Une vague odeur engourdissante de peinture, de térébenthine et de tabac flottait, captée par les tapis et les sièges ; et aucun autre bruit ne troublait le lourd silence que les cris vifs et courts des hirondelles qui passaient sur le châssis ouvert, et la longue rumeur confuse de Paris à peine entendue par-dessus les

toits. Rien ne remuait que la montée intermittente d'un petit nuage de fumée bleue s'élevant vers le plafond à chaque bouffée de cigarette qu'Olivier Bertin, allongé sur son divan, soufflait lentement entre ses lèvres.

Le regard perdu dans le ciel lointain, il cherchait le sujet d'un nouveau tableau. Qu'allait-il faire ? Il n'en savait rien encore. Ce n'était point d'ailleurs un artiste résolu et sûr de lui, mais un inquiet dont l'inspiration indécise hésitait sans cesse entre toutes les manifestations de l'art. Riche, illustre, ayant conquis tous les honneurs, il demeurait, vers la fin de sa vie, l'homme qui ne sait pas encore au juste vers quel idéal il a marché. Il avait été prix de Rome, défenseur des traditions, évocateur, après tant d'autres, des grandes scènes de l'histoire ; puis, modernisant ses tendances, il avait peint des hommes vivants avec des souvenirs classiques. Intelligent, enthousiaste, travailleur tenace au rêve changeant, épris de son art qu'il connaissait à merveille, il avait acquis, grâce à la finesse de son esprit, des qualités d'exécution remarquables et une grande souplesse de talent née en partie de ses hésitations et de ses tentatives dans tous les genres. Peut-être aussi l'engouement brusque du monde pour ses œuvres élégantes, distinguées et correctes, avait-il influencé sa nature en l'empêchant d'être ce qu'il serait normalement devenu. Depuis le triomphe du début, le désir de plaire toujours le troublait sans qu'il s'en rendît compte, modifiait secrètement sa voie, atténuait ses convictions. Ce désir de plaire, d'ailleurs, apparaissait chez lui sous toutes les formes et avait contribué beaucoup à sa gloire.

L'aménité de ses manières, toutes les habitudes de sa vie, le soin qu'il prenait de sa personne, son ancienne réputation de

force et d'adresse, d'homme d'épée et de cheval, avaient fait un cortège de petites notoriétés à sa célébrité croissante. Après *Cléopâtre*, la première toile qui l'illustra jadis, Paris brusquement s'était épris de lui, l'avait adopté, fêté, et il était devenu soudain un de ces brillants artistes mondains qu'on rencontre au bois, que les salons se disputent, que l'Institut accueille dès leur jeunesse. Il y était entré en conquérant avec l'approbation de la ville entière.

La fortune l'avait conduit ainsi jusqu'aux approches de la vieillesse, en le choyant et le caressant.

Donc, sous l'influence de la belle journée qu'il sentait épanouie au dehors, il cherchait un sujet poétique. Un peu engourdi d'ailleurs par sa cigarette et son déjeuner, il rêvassait, le regard en l'air, esquissant dans l'azur des figures rapides, des femmes gracieuses dans une allée du bois ou sur le trottoir d'une rue, des amoureux au bord de l'eau, toutes les fantaisies galantes où se complaisait sa pensée. Les images changeantes se dessinaient au ciel, vagues et mobiles dans l'hallucination colorée de son œil ; et les hirondelles qui rayaient l'espace d'un vol incessant de flèches lancées semblaient vouloir les effacer en les biffant comme des traits de plume.

Il ne trouvait rien ! Toutes les figures entrevues ressemblaient à quelque chose qu'il avait fait déjà, toutes les femmes apparues étaient les filles ou les sœurs de celles qu'avait enfantées son caprice d'artiste ; et la crainte encore confuse, dont il était obsédé depuis un an, d'être vidé, d'avoir fait le tour de ses sujets, d'avoir tari son inspiration, se précisait devant cette revue de son œuvre, devant cette impuissance à rêver du nouveau, à découvrir de l'inconnu.

Il se leva mollement pour chercher dans ses cartons parmi ses projets délaissés s'il ne trouverait point quelque chose qui éveillerait une idée en lui.

Tout en soufflant sa fumée, il se mit à feuilleter les esquisses, les croquis, les dessins qu'il gardait enfermés en une grande armoire ancienne ; puis, vite dégoûté de ces vaines recherches, l'esprit meurtri par une courbature, il rejeta sa cigarette, siffla un air qui courait les rues et, se baissant, ramassa sous une chaise un pesant haltère qui traînait.

Ayant relevé de l'autre main une draperie voilant la glace qui lui servait à contrôler la justesse des poses, à vérifier les perspectives, à mettre à l'épreuve la vérité, et s'étant placé juste en face, il jongla en se regardant.

Il avait été célèbre dans les ateliers pour sa force, puis dans le monde pour sa beauté. L'âge, maintenant, pesait sur lui, l'alourdissait. Grand, les épaules larges, la poitrine pleine, il avait pris du ventre comme un ancien lutteur, bien qu'il continuât à faire des armes tous les jours et à monter à cheval avec assiduité. La tête était restée remarquable, aussi belle qu'autrefois, bien que différente. Les cheveux blancs, drus et courts, avivaient son œil noir sous d'épais sourcils gris. Sa moustache forte, une moustache de vieux soldat, était demeurée presque brune et donnait à sa figure un rare caractère d'énergie et de fierté.

Debout devant la glace, les talons unis, le corps droit, il faisait décrire aux deux boules de fonte tous les mouvements ordonnés, au bout de son bras musculeux, dont il suivait d'un regard complaisant l'effort tranquille et puissant.



Mais soudain, au fond du miroir où se reflétait l'atelier tout entier, il vit remuer une portière, puis une tête de femme parut, rien qu'une tête qui regardait. Une voix, derrière lui, demanda :

— On est ici ?

Il répondit : — Présent — en se retournant. Puis jetant son haltère sur le tapis, il courut vers la porte avec une souplesse un peu forcée.

Une femme entraînait, en toilette claire. Quand ils se furent serré la main :

— Vous vous exerciez, dit-elle.

— Oui, dit-il, je faisais le paon, et je me suis laissé surprendre.

Elle rit et reprit :

— La loge de votre concierge était vide et, comme je vous sais toujours seul à cette heure-ci, je suis entrée sans me faire annoncer.

Il la regardait.

— Bigre ! comme vous êtes belle. Quel chic !

— Oui, j'ai une robe neuve. La trouvez-vous jolie ?

— Charmante, d'une grande harmonie. Ah ! on peut dire qu'aujourd'hui on a le sentiment des nuances.

Il tournait autour d'elle, tapotait l'étoffe, modifiait du bout des doigts l'ordonnance des plis, en homme qui sait la toilette comme un couturier, ayant employé, durant toute sa vie, sa pensée d'artiste et ses muscles d'athlète à raconter, avec la barbe mince des pinceaux, les modes changeantes et délicates, à révéler la grâce féminine enfermée et captive en des armures

de velours et de soie ou sous la neige des dentelles.

Il finit par déclarer :

— C'est très réussi. Ça vous va très bien.

Elle se laissait admirer, contente d'être jolie et de lui plaire.

Plus toute jeune, mais encore belle, pas très grande, un peu forte, mais fraîche avec cet éclat qui donne à la chair de quarante ans une saveur de maturité, elle avait l'air d'une de ces roses qui s'épanouissent indéfiniment jusqu'à ce que, trop fleuries, elles tombent en une heure.

Elle gardait sous ses cheveux blonds la grâce alerte et jeune de ces Parisiennes qui ne vieillissent pas, qui portent en elles une force surprenante de vie, une provision inépuisable de résistance, et qui, pendant vingt ans, restent pareilles, indestructibles et triomphantes, soigneuses avant tout de leur corps et économes de leur santé.

Elle leva son voile et murmura :

— Eh bien, on ne m'embrasse pas ?

— J'ai fumé, dit-il.

Elle fit : — Pouah. — Puis, tendant ses lèvres : — Tant pis.

Et leurs bouches se rencontrèrent.

Il enleva son ombrelle et la dévêtit de sa jaquette printanière, avec des mouvements prompts et sûrs, habitués à cette manœuvre familière. Comme elle s'asseyait ensuite sur le divan, il demanda avec intérêt :

— Votre mari va bien ?

— Très bien, il doit même parler à la Chambre en ce

moment.

— Ah ! Sur quoi donc ?

— Sans doute sur les betteraves ou les huiles de colza, comme toujours.

Son mari, le comte de Guilleroy, député de l'Eure, s'était fait une spécialité de toutes les questions agricoles.

Mais ayant aperçu dans un coin une esquisse qu'elle ne connaissait pas, elle traversa l'atelier, en demandant :

— Qu'est-ce que cela ?

— Un pastel que je commence, le portrait de la princesse de Pontève.

— Vous savez, dit-elle gravement, que si vous vous remettez à faire des portraits de femme, je fermerai votre atelier. Je sais trop où ça mène, ce travail-là.

— Oh ! dit-il, on ne fait pas deux fois un portrait d'Any.

— Je l'espère bien.

Elle examinait le pastel commencé en femme qui sait les questions d'art. Elle s'éloigna, se rapprocha, fit un abat-jour de sa main, chercha la place d'où l'esquisse était le mieux en lumière, puis elle se déclara satisfaite.

— Il est fort bon. Vous réussissez très bien le pastel.

Il murmura, flatté.

— Vous trouvez ?

— Oui, c'est un art délicat où il faut beaucoup de distinction. Ça n'est pas fait pour les maçons de la peinture.

Depuis douze ans elle accentuait son penchant vers l'art

distingué, combattait ses retours vers la simple réalité, et par des considérations d'élégance mondaine, elle le poussait tendrement vers un idéal de grâce un peu maniéré et factice.

Elle demanda :

— Comment est-elle, la princesse ?

Il dut lui donner mille détails de toute sorte, ces détails minutieux où se complaît la curiosité jalouse et subtile des femmes, en passant des remarques sur la toilette aux considérations sur l'esprit.

Et soudain :

— Est-elle coquette avec vous ?

Il rit et jura que non.

Alors, posant ses deux mains sur les épaules du peintre, elle le regarda fixement. L'ardeur de l'interrogation faisait frémir la pupille ronde au milieu de l'iris bleu taché d'imperceptibles points noirs comme des éclaboussures d'encre.

Elle murmura de nouveau :

— Bien vrai, elle n'est pas coquette ?

— Oh ! bien vrai.

Elle ajouta :

— Je suis tranquille d'ailleurs. Vous n'aimerez plus que moi maintenant. C'est fini, fini pour d'autres. Il est trop tard, mon pauvre ami.

Il fut effleuré par ce léger frisson pénible qui frôle le cœur des hommes mûrs quand on leur parle de leur âge, et il murmura :

— Aujourd'hui, demain, comme hier, il n'y a eu et il n'y aura que vous en ma vie, Any.

Elle lui prit alors le bras, et retournant vers le divan, le fit asseoir à côté d'elle.

— À quoi pensiez-vous ?

— Je cherche un sujet de tableau.

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas, puisque je cherche.

— Qu'avez-vous fait ces jours-ci ?

Il dut lui raconter toutes les visites qu'il avait reçues, les dîners et les soirées, les conversations et les potins. Ils s'intéressaient l'un et l'autre d'ailleurs à toutes ces choses futiles et familières de l'existence mondaine. Les petites rivalités, les liaisons connues ou soupçonnées, les jugements tout faits, mille fois redits, mille fois entendus, sur les mêmes personnes, les mêmes événements et les mêmes opinions, emportaient et noyaient leurs esprits dans ce fleuve trouble et agité qu'on appelle la vie parisienne. Connaissant tout le monde, dans tous les mondes, lui comme artiste devant qui toutes les portes s'étaient ouvertes, elle comme femme élégante d'un député conservateur, ils étaient exercés à ce sport de la causerie française fine, banale, aimablement malveillante, inutilement spirituelle, vulgairement distinguée qui donne une réputation particulière et très enviée à ceux dont la langue s'est assouplie à ce bavardage médisant.

— Quand venez-vous dîner ? demanda-t-elle tout à coup.

— Quand vous voudrez. Dites votre jour.

— Vendredi. J’aurai la duchesse de Mortemain, les Corbelle et Musadiou, pour fêter le retour de ma fillette qui arrive ce soir. Mais ne le dites pas. C’est un secret.

— Oh ! mais oui, j’accepte. Je serai ravi de retrouver Annette. Je ne l’ai pas vue depuis trois ans.

— C’est vrai ! Depuis trois ans !

Élevée d’abord à Paris chez ses parents, Annette était devenue l’affection dernière et passionnée de sa grand’mère, M<sup>me</sup> Paradin, qui, presque aveugle, demeurait toute l’année dans la propriété de son gendre, au château de Roncières, dans l’Eure. Peu à peu, la vieille femme avait gardé de plus en plus l’enfant près d’elle et, comme les Guilleroy passaient presque la moitié de leur vie en ce domaine où les appelaient sans cesse des intérêts de toute sorte, agricoles et électoraux, on avait fini par ne plus amener à Paris que de temps en temps la fillette, qui préférait d’ailleurs la vie libre et remuante de la campagne à la vie cloîtrée de la ville.

Depuis trois ans elle n’y était même pas venue une seule fois, la comtesse préférant l’en tenir tout à fait éloignée, afin de ne point éveiller en elle un goût nouveau avant le jour fixé pour son entrée dans le monde. M<sup>me</sup> de Guilleroy lui avait donné là-bas deux institutrices fort diplômées, et elle multipliait ses voyages auprès de sa mère et de sa fille. Le séjour d’Annette au château était d’ailleurs rendu presque nécessaire par la présence de la vieille femme.

Autrefois, Olivier Bertin allait chaque été passer six semaines ou deux mois à Roncières ; mais depuis trois ans des rhumatismes l’avaient entraîné en des villes d’eaux lointaines

qui avaient tellement ravivé son amour de Paris, qu'il ne le pouvait plus quitter en y rentrant.

La jeune fille, en principe, n'aurait dû revenir qu'à l'automne, mais son père avait brusquement conçu un projet de mariage pour elle, et il la rappelait afin qu'elle rencontrât immédiatement celui qu'il lui destinait comme fiancé, le marquis de Farandal. Cette combinaison, d'ailleurs, était tenue très secrète, et seul Olivier Bertin en avait reçu la confiance de madame de Guilleroy.

Donc il demanda :

— Alors l'idée de votre mari est bien arrêtée ?

— Oui, je la crois même très heureuse.

Puis ils parlèrent d'autres choses.

Elle revint à la peinture et voulut le décider à faire un Christ. Il résistait, jugeant qu'il y en avait déjà assez par le monde ; mais elle tenait bon, obstinée, et elle s'impatiait.

— Oh ! si je savais dessiner, je vous montrerais ma pensée ; ce serait très nouveau, très hardi. On le descend de la croix et l'homme qui a détaché les mains laisse échapper tout le haut du corps. Il tombe et s'abat sur la foule qui lève les bras pour le recevoir et le soutenir. Comprenez-vous bien ?

Oui, il comprenait ; il trouvait même la conception originale, mais il se sentait dans une veine de modernité, et, comme son amie était étendue sur le divan, un pied tombant, chaussé d'un fin soulier, et donnant à l'œil la sensation de la chair à travers le bas presque transparent, il s'écria :

— Tenez, tenez, voilà ce qu'il faut peindre, voilà la vie : un

pied de femme au bord d'une robe ! On peut mettre tout là dedans, de la vérité, du désir, de la poésie. Rien n'est plus gracieux, plus joli qu'un pied de femme, et quel mystère ensuite : la jambe cachée, perdue et devinée sous cette étoffe !

S'étant assis par terre, à la turque, il saisit le soulier et l'enleva ; et le pied, sorti de sa gaine de cuir, s'agita comme une petite bête remuante, surprise d'être laissée libre.

Bertin répétait :

— Est-ce fin, et distingué, et matériel, plus matériel que la main. Montrez votre main, Any !

Elle avait de longs gants, montant jusqu'au coude. Pour en ôter un, elle le prit tout en haut par le bord et vivement le fit glisser, en le retournant à la façon d'une peau de serpent qu'on arrache. Le bras apparut, pâle, gras, rond, dévêtu si vite qu'il fit surgir l'idée d'une nudité complète et hardie.

Alors, elle tendit sa main en la laissant pendre au bout du poignet. Les bagues brillaient sur ses doigts blancs ; et les ongles roses, très effilés, semblaient des griffes amoureuses poussées au bout de cette mignonne patte de femme.

Olivier Bertin, doucement, la maniait, en l'admirant. Il faisait remuer les doigts comme des joujoux de chair, et il disait :

— Quelle drôle de chose ! Quelle drôle de chose ! Quel gentil petit membre, intelligent et adroit, qui exécute tout ce qu'on veut, des livres, de la dentelle, des maisons, des pyramides, des locomotives, de la pâtisserie, ou des caresses, ce qui est encore sa meilleure besogne.

Il enlevait les bagues une à une ; et comme l'alliance, un fil



d'or, tombait à son tour, il murmura en souriant :

— La loi. Saluons.

— Bête ! dit-elle, un peu froissée.

Il avait toujours eu l'esprit gouailleur, cette tendance française qui mêle une apparence d'ironie aux sentiments les plus sérieux, et souvent il la contristait sans le vouloir, sans savoir saisir les distinctions subtiles des femmes, et discerner les limites des départements sacrés, comme il disait. Elle se fâchait surtout chaque fois qu'il parlait avec une nuance de blague familière de leur liaison si longue qu'il affirmait être le plus bel exemple d'amour du dix-neuvième siècle. Elle demanda après un silence :

— Vous nous mènerez au vernissage, Annette et moi ?

— Je crois bien.

Alors, elle l'interrogea sur les meilleures toiles du prochain Salon, dont l'ouverture devait avoir lieu dans quinze jours.

Mais soudain, saisie peut-être par le souvenir d'une course oubliée :

— Allons, donnez-moi mon soulier. Je m'en vais.

Il jouait rêveusement avec la chaussure légère en la tournant et la retournant dans ses mains distraites.

Il se pencha, baisa le pied qui semblait flotter entre la robe et le tapis et qui ne remuait plus, un peu refroidi par l'air, puis il le chaussa ; et M<sup>me</sup> de Guilleroy, s'étant levée, alla vers la table où traînaient des papiers, des lettres ouvertes, vieilles et récentes, à côté d'un encrier de peintre où l'encre ancienne était séchée. Elle regardait d'un œil curieux, touchait aux

feuilles, les soulevait pour voir dessous.

Il dit en s'approchant d'elle :

— Vous allez déranger mon désordre.

Sans répondre, elle demanda :

— Quel est ce monsieur qui veut acheter vos *Baigneuses* ?

— Un Américain que je ne connais pas.

— Avez-vous consenti pour la *Chanteuse des rues* ?

— Oui. Dix mille.

— Vous avez bien fait. C'était gentil, mais pas exceptionnel.

Adieu, cher.

Elle tendit alors sa joue, qu'il effleura d'un calme baiser ; et elle disparut sous la portière, après avoir dit, à mi-voix :

— Vendredi, huit heures. Je ne veux point que vous me reconduisiez. Vous le savez bien. Adieu.

Quand elle fut partie, il ralluma d'abord une cigarette, puis se mit à marcher à pas lents à travers son atelier. Tout le passé de cette liaison se déroulait devant lui. Il se rappelait les détails lointains disparus, les recherchait en les enchaînant l'un à l'autre, s'intéressait tout seul à cette chasse aux souvenirs.

C'était au moment où il venait de se lever comme un astre sur l'horizon du Paris artiste, alors que les peintres avaient accaparé toute la faveur du public et peuplaient un quartier d'hôtels magnifiques gagnés en quelques coups de pinceau.

Bertin, après son retour de Rome, en 1864, était demeuré quelques années sans succès et sans renom ; puis soudain, en 1868, il exposa sa *Cléopâtre* et fut en quelques jours porté aux

nues par la critique et le public.

En 1872, après la guerre, après que la mort d'Henri Regnault eut fait à tous ses confrères une sorte de piédestal de gloire, une *Jocaste*, sujet hardi, classa Bertin parmi les audacieux, bien que son exécution sagement originale le fît goûter quand même par les académiques. En 1873, une première médaille le mit hors concours avec sa *Juive d'Alger* qu'il donna au retour d'un voyage en Afrique ; et un portrait de la princesse de Salia, en 1874, le fit considérer, dans le monde élégant, comme le premier portraitiste de son époque. De ce jour, il devint le peintre chéri de la Parisienne et des Parisiennes, l'interprète le plus adroit et le plus ingénieux de leur grâce, de leur tournure, de leur nature. En quelques mois toutes les femmes en vue à Paris sollicitèrent la faveur d'être reproduites par lui. Il se montra difficile et se fit payer fort cher.

Or, comme il était à la mode et faisait des visites à la façon d'un simple homme du monde, il aperçut un jour, chez la duchesse de Mortemain, une jeune femme en grand deuil, sortant alors qu'il entrait, et dont la rencontre sous une porte l'éblouit d'une jolie vision de grâce et d'élégance.

Ayant demandé son nom, il apprit qu'elle s'appelait la comtesse de Guilleroy, femme d'un hobereau normand, agronome et député, qu'elle portait le deuil du père de son mari, qu'elle était spirituelle, très admirée et recherchée.

Il dit aussitôt, encore ému de cette apparition qui avait séduit son œil d'artiste :

— Ah ! en voilà une dont je ferais volontiers le portrait.

Le mot dès le lendemain fut répété à la jeune femme, et il

reçut, le soir même, un petit billet teinté de bleu, très vaguement parfumé, d'une écriture régulière et fine, montant un peu de gauche à droite, et qui disait :

« Monsieur,

« La duchesse de Mortemain sort de chez moi et m'assure que vous seriez disposé à faire, avec ma pauvre figure, un de vos chefs-d'œuvre. Je vous la confierais bien volontiers si j'étais certaine que vous n'avez point dit une parole en l'air et que vous voyez en moi quelque chose qui puisse être reproduit et idéalisé par vous.

« Croyez, Monsieur, à mes sentiments très distingués.

« Anne DE GUILLEROY. »

Il répondit en demandant quand il pourrait se présenter chez la comtesse, et il fut très simplement invité à déjeuner le lundi suivant.

C'était au premier étage, boulevard Malesherbes, dans une grande et luxueuse maison moderne. Ayant traversé un vaste salon tendu de soie bleue à encadrements de bois, blancs et or, on fit entrer le peintre dans une sorte de boudoir à tapisseries du siècle dernier, claires et coquettes, ces tapisseries à la Watteau, aux nuances tendres, aux sujets gracieux, qui semblent faites, dessinées et exécutées par des ouvriers rêvassant d'amour.

Il venait de s'asseoir quand la comtesse parut. Elle marchait si légèrement qu'il ne l'avait point entendue traverser l'appartement voisin, et il fut surpris en l'apercevant. Elle lui

tendit la main d'une façon familière.

— Alors, c'est vrai, dit-elle, que vous voulez bien faire mon portrait.

— J'en serai très heureux, Madame.

Sa robe noire, étroite, la faisait très mince, lui donnait l'air tout jeune, un air grave pourtant que démentait sa tête souriante, toute éclairée par ses cheveux blonds. Le comte entra, tenant par la main une petite fille de six ans.

M<sup>me</sup> de Guilleroy présenta :

— Mon mari.

C'était un homme de petite taille, sans moustaches, aux joues creuses, ombrées, sous la peau, par la barbe rasée.

Il avait un peu l'air d'un prêtre ou d'un acteur, les cheveux longs rejetés en arrière, des manières polies, et autour de la bouche deux grands plis circulaires descendant des joues au menton et qu'on eût dit creusés par l'habitude de parler en public.

Il remercia le peintre avec une abondance de phrases qui révélait l'orateur. Depuis longtemps il avait envie de faire faire le portrait de sa femme, et certes, c'est M. Olivier Bertin qu'il aurait choisi, s'il n'avait craint un refus, car il savait combien il était harcelé de demandes.

Il fut donc convenu, avec beaucoup de politesses de part et d'autre, qu'il amènerait dès le lendemain la comtesse à l'atelier. Il se demandait cependant, à cause du grand deuil qu'elle portait, s'il ne vaudrait pas mieux attendre, mais le peintre déclara qu'il voulait traduire la première émotion reçue

et ce contraste saisissant de la tête si vive, si fine, lumineuse sous la chevelure dorée, avec le noir austère du vêtement.

Elle vint donc le lendemain avec son mari, et les jours suivants avec sa fille, qu'on asseyait devant une table chargée de livres d'images.

Olivier Bertin, selon sa coutume, se montrait fort réservé. Les femmes du monde l'inquiétaient un peu, car il ne les connaissait guère. Il les supposait en même temps rouées et niaises, hypocrites et dangereuses, futiles et encombrantes. Il avait eu, chez les femmes du demi-monde, des aventures rapides dues à sa renommée, à son esprit amusant, à sa taille d'athlète élégant et à sa figure énergique et brune. Il les préférait donc et aimait avec elles les libres allures et les libres propos, accoutumé aux mœurs faciles, drolatiques et joyeuses des ateliers et des coulisses qu'il fréquentait. Il allait dans le monde pour la gloire et non pour le cœur, s'y plaisait par vanité, y recevait des félicitations et des commandes, y faisait la roue devant les belles dames complimenteuses, sans jamais leur faire la cour. Ne se permettant point près d'elles les plaisanteries hardies et les paroles poivrées, il les jugeait bégueules, et passait pour avoir bon ton. Toutes les fois qu'une d'elles était venue poser chez lui, il avait senti, malgré les avances qu'elle faisait pour lui plaire, cette disparité de race qui empêche de confondre, bien qu'ils se mêlent, les artistes et les mondains. Derrière les sourires et derrière l'admiration, qui chez les femmes est toujours un peu factice, il devinait l'obscur réserve mentale de l'être qui se juge d'essence supérieure. Il en résultait chez lui un petit sursaut d'orgueil, des manières plus respectueuses, presque hautaines, et à côté

d'une vanité dissimulée de parvenu traité en égal par des princes et des princesses, une fierté d'homme qui doit à son intelligence une situation analogue à celle donnée aux autres par leur naissance. On disait de lui, avec une légère surprise : « Il est extrêmement bien élevé ! » Cette surprise, qui le flattait, le froissait en même temps, car elle indiquait des frontières.

La gravité voulue et cérémonieuse du peintre gênait un peu M<sup>me</sup> de Guilleroy, qui ne trouvait rien à dire à cet homme si froid, réputé spirituel.

Après avoir installé sa petite fille, elle venait s'asseoir sur un fauteuil auprès de l'esquisse commencée, et elle s'efforçait, selon la recommandation de l'artiste, de donner de l'expression à sa physionomie.

Vers le milieu de la quatrième séance, il cessa tout à coup de peindre et demanda :

— Qu'est-ce qui vous amuse le plus dans la vie ?

Elle demeura embarrassée.

— Mais je ne sais pas ! Pourquoi cette question ?

— Il me faut une pensée heureuse dans ces yeux-là, et je ne l'ai pas encore vue.

— Eh bien, tâchez de me faire parler, j'aime beaucoup causer.

— Vous êtes gaie ?

— Très gaie.

— Causons, Madame.

Il avait dit « causons, Madame » d'un ton très grave ; puis, se remettant à peindre, il tâta avec elle quelques sujets, cherchant un point sur lequel leurs esprits se rencontreraient. Ils commencèrent par échanger leurs observations sur les gens qu'ils connaissaient, puis ils parlèrent d'eux-mêmes, ce qui est toujours la plus agréable et la plus attachante des causeries.

En se retrouvant le lendemain, ils se sentirent plus à l'aise, et Bertin, voyant qu'il plaisait et qu'il amusait, se mit à raconter des détails de sa vie d'artiste, mit en liberté ses souvenirs avec le tour d'esprit fantaisiste qui lui était particulier.

Accoutumée à l'esprit composé des littérateurs de salon, elle fut surprise par cette verve un peu folle, qui disait les choses franchement en les éclairant d'une ironie, et tout de suite elle répliqua sur le même ton, avec une grâce fine et hardie.

En huit jours elle l'eut conquis et séduit par cette bonne humeur, cette franchise et cette simplicité. Il avait complètement oublié ses préjugés contre les femmes du monde, et aurait volontiers affirmé qu'elles seules ont du charme et de l'entrain. Tout en peignant, debout devant sa toile, avançant et reculant avec des mouvements d'homme qui combat, il laissait couler ses pensées familières, comme s'il eût connu depuis longtemps cette jolie femme blonde et noire, faite de soleil et de deuil, assise devant lui, qui riait en l'écoutant et qui lui répondait gaiement avec tant d'animation qu'elle perdait la pose à tout moment.

Tantôt il s'éloignait d'elle, fermait un œil, se penchait pour bien découvrir tout l'ensemble de son modèle, tantôt il s'approchait tout près pour noter les moindres nuances de son



visage, les plus fuyantes expressions, et saisir et rendre ce qu'il y a dans une figure de femme de plus que l'apparence visible, cette émanation d'idéale beauté, ce reflet de quelque chose qu'on ne sait pas, l'intime et redoutable grâce propre à chacune, qui fait que celle-là sera aimée éperdument par l'un et non par l'autre.

Un après-midi, la petite fille vint se planter devant la toile, avec un grand sérieux d'enfant, et demanda :

— C'est maman, dis ?

Il la prit dans ses bras pour l'embrasser, flatté de cet hommage naïf à la ressemblance de son œuvre.

Un autre jour, comme elle paraissait très tranquille, on l'entendit tout à coup déclarer d'une petite voix triste :

— Maman, je m'ennuie.

Et le peintre fut tellement ému par cette première plainte, qu'il fit apporter, le lendemain, tout un magasin de jouets à l'atelier.

La petite Annette étonnée, contente et toujours réfléchie, les mit en ordre avec grand soin, pour les prendre l'un après l'autre, suivant le désir du moment. À dater de ce cadeau, elle aima le peintre, comme aiment les enfants, de cette amitié animale et caressante qui les rend si gentils et si capteurs des âmes.

M<sup>me</sup> de Guilleroy prenait goût aux séances. Elle était fort désœuvrée, cet hiver-là, se trouvant en deuil ; donc, le monde et les fêtes lui manquant, elle enferma dans cet atelier tout le souci de sa vie.

Fille d'un commerçant parisien fort riche et hospitalier, mort depuis plusieurs années, et d'une femme toujours malade que le soin de sa santé tenait au lit six mois sur douze, elle était devenue, toute jeune, une parfaite maîtresse de maison, sachant recevoir, sourire, causer, discerner les gens, et distinguer ce qu'on devait dire à chacun, tout de suite à l'aise dans la vie, clairvoyante et souple. Quand on lui présenta comme fiancé le comte de Guilleroy, elle comprit aussitôt les avantages que ce mariage lui apporterait, et les admit sans aucune contrainte, en fille réfléchie, qui sait fort bien qu'on ne peut tout avoir, et qu'il faut faire le bilan du bon et du mauvais en chaque situation.

Lancée dans le monde, recherchée surtout parce qu'elle était jolie et spirituelle, elle vit beaucoup d'hommes lui faire la cour sans perdre une seule fois le calme de son cœur, raisonnable comme son esprit.

Elle était coquette, cependant, d'une coquetterie agressive et prudente qui ne s'avancait jamais trop loin. Les compliments lui plaisaient, les désirs éveillés la caressaient, pourvu qu'elle pût paraître les ignorer ; et quand elle s'était sentie tout un soir dans un salon encensée par les hommages, elle dormait bien, en femme qui a accompli sa mission sur terre. Cette existence, qui durait à présent depuis sept ans, sans la fatiguer, sans lui paraître monotone, car elle adorait cette agitation incessante du monde, lui laissait pourtant parfois désirer d'autres choses. Les hommes de son entourage, avocats politiques, financiers ou gens de cercle désœuvrés, l'amusaient un peu comme des acteurs ; et elle ne les prenait pas trop au sérieux, bien qu'elle estimât leurs fonctions, leurs places et leurs titres.

Le peintre lui plut d'abord par tout ce qu'il avait en lui de nouveau pour elle. Elle s'amusait beaucoup dans l'atelier, riait de tout son cœur, se sentait spirituelle, et lui savait gré de l'agrément qu'elle prenait aux séances. Il lui plaisait aussi parce qu'il était beau, fort et célèbre ; aucune femme, bien qu'elles prétendent, n'étant indifférente à la beauté physique et à la gloire. Flattée d'avoir été remarquée par cet expert, disposée à le juger fort bien à son tour, elle avait découvert chez lui une pensée alerte et cultivée, de la délicatesse, de la fantaisie, un vrai charme d'intelligence et une parole colorée, qui semblait éclairer ce qu'elle exprimait.

Une intimité rapide naquit entre eux, et la poignée de main qu'ils se donnaient quand elle entrait semblait mêler quelque chose de leur cœur un peu plus chaque jour.

Alors, sans aucun calcul, sans aucune détermination réfléchie, elle sentit croître en elle le désir naturel de le séduire, et y céda. Elle n'avait rien prévu, rien combiné ; elle fut seulement coquette, avec plus de grâce, comme on l'est par instinct envers un homme qui vous plaît davantage que les autres ; et elle mit dans toutes ses manières avec lui, dans ses regards et ses sourires, cette glu de séduction que répand autour d'elle la femme en qui s'éveille le besoin d'être aimée.

Elle lui disait des choses flatteuses qui signifiaient : « Je vous trouve fort bien, Monsieur », et elle le faisait parler longtemps, pour lui montrer, en l'écoutant avec attention, combien il lui inspirait d'intérêt. Il cessait de peindre, s'asseyait près d'elle, et, dans cette surexcitation d'esprit que provoque l'ivresse de plaire, il avait des crises de poésie, de drôlerie ou de philosophie, suivant les jours.

Elle s'amusait quand il était gai ; quand il était profond, elle tâchait de le suivre en ses développements, sans y parvenir toujours ; et lorsqu'elle pensait à autre chose, elle semblait l'écouter avec des airs d'avoir si bien compris, de tant jouir de cette initiation, qu'il s'exaltait à la regarder l'entendre, ému d'avoir découvert une âme fine, ouverte et docile, en qui la pensée tombait comme une graine.

Le portrait avançait et s'annonçait fort bien, le peintre étant arrivé à l'état d'émotion nécessaire pour découvrir toutes les qualités de son modèle, et les exprimer avec l'ardeur convaincue qui est l'inspiration des vrais artistes.

Penché vers elle, épiait tous les mouvements de sa figure, toutes les colorations de sa chair, toutes les ombres de la peau, toutes les expressions et les transparences des yeux, tous les secrets de sa physionomie, il s'était imprégné d'elle comme une éponge se gonfle d'eau ; et transportant sur sa toile cette émanation de charme troublant que son regard recueillait, et qui coulait, ainsi qu'une onde, de sa pensée à son pinceau, il en demeurait étourdi, grisé comme s'il avait bu de la grâce de femme.

Elle le sentait s'éprendre d'elle, s'amusait à ce jeu, à cette victoire de plus en plus certaine, et s'y animait elle-même.

Quelque chose de nouveau donnait à son existence une saveur nouvelle, éveillait en elle une joie mystérieuse. Quand elle entendait parler de lui, son cœur battait un peu plus vite, et elle avait envie de dire, — une de ces envies qui ne vont jamais jusqu'aux lèvres — : « Il est amoureux de moi. » Elle était contente quand on vantait son talent, et plus encore peut-être quand on le trouvait beau. Quand elle pensait à lui, toute seule,

sans indiscrets pour la troubler, elle s'imaginait vraiment s'être fait là un bon ami, qui se contenterait toujours d'une cordiale poignée de mains.

Lui, souvent, au milieu de la séance, posait brusquement la palette sur son escabeau, allait prendre en ses bras la petite Annette, et tendrement l'embrassait sur les yeux ou dans les cheveux, en regardant la mère, comme pour dire : « C'est vous, ce n'est pas l'enfant que j'embrasse ainsi. »

De temps en temps, d'ailleurs, M<sup>me</sup> de Guilleroy n'amenait plus sa fille, et venait seule. Ces jours-là on ne travaillait guère, on causait davantage.

Elle fut en retard un après-midi. Il faisait froid. C'était à la fin de février. Olivier était rentré de bonne heure, comme il faisait maintenant, chaque fois qu'elle devait venir, car il espérait toujours qu'elle arriverait en avance. En l'attendant, il marchait de long en large et il fumait, et il se demandait, surpris de se poser cette question pour la centième fois depuis huit jours. « Est-ce que je suis amoureux ? » Il n'en savait rien, ne l'ayant pas encore été vraiment. Il avait eu des caprices très vifs, même assez longs, sans les prendre jamais pour de l'amour. Aujourd'hui il s'étonnait de ce qu'il sentait en lui.

L'aimait-il ? Certes, il la désirait à peine, n'ayant pas réfléchi à la possibilité d'une possession. Jusqu'ici, dès qu'une femme lui avait plu, le désir l'avait aussitôt envahi, lui faisant tendre les mains vers elle, comme pour cueillir un fruit, sans que sa pensée intime eût été jamais profondément troublée par son absence ou par sa présence.

Le désir de celle-ci l'avait à peine effleuré, et semblait

blotti, caché derrière un autre sentiment plus puissant, encore obscur et à peine éveillé. Olivier avait cru que l'amour commençait par des rêveries, par des exaltations poétiques. Ce qu'il éprouvait, au contraire, lui paraissait provenir d'une émotion indéfinissable, bien plus physique que morale. Il était nerveux, vibrant, inquiet comme lorsqu'une maladie germe en nous. Rien de douloureux cependant ne se mêlait à cette fièvre du sang qui agitait aussi sa pensée, par contagion. Il n'ignorait pas que ce trouble venait de M<sup>me</sup> de Guilleroy, du souvenir qu'elle lui laissait et de l'attente de son retour. Il ne se sentait pas jeté vers elle, par un élan de tout son être, mais il la sentait toujours présente en lui, comme si elle ne l'eût pas quitté ; elle lui abandonnait quelque chose d'elle en s'en allant, quelque chose de subtil et d'inexprimable. Quoi ? Était-ce de l'amour ? Maintenant, il descendait en son propre cœur pour voir et pour comprendre. Il la trouvait charmante, mais elle ne répondait pas au type de la femme idéale, que son espoir aveugle avait créé. Quiconque appelle l'amour, a prévu les qualités morales et les dons physiques de celle qui le séduira ; et M<sup>me</sup> de Guilleroy, bien qu'elle lui plût infiniment, ne lui paraissait pas être celle-là.

Mais pourquoi l'occupait-elle ainsi, plus que les autres, d'une façon différente, incessante ?

Était-il tombé simplement dans le piège tendu de sa coquetterie, qu'il avait flairé et compris depuis longtemps, et, circonvenu par ses manœuvres, subissait-il l'influence de cette fascination spéciale que donne aux femmes la volonté de plaire ?

Il marchait, s'asseyait, repartait, allumait des cigarettes et

les jetait aussitôt ; et il regardait à tout instant l'aiguille de sa pendule, allant vers l'heure ordinaire d'une façon lente et immuable.

Plusieurs fois déjà, il avait hésité à soulever, d'un coup d'ongle, le verre bombé sur les deux flèches d'or qui tournaient, et à pousser la grande du bout du doigt jusqu'au chiffre qu'elle atteignait si paresseusement.

Il lui semblait que cela suffirait pour que la porte s'ouvrît et que l'attendue apparût, trompée et appelée par cette ruse. Puis il s'était mis à sourire de cette envie enfantine obstinée et déraisonnable.

Il se posa enfin cette question : « Pourrai-je devenir son amant ? » Cette idée lui parut singulière, peu réalisable, guère poursuivable aussi à cause des complications qu'elle pourrait amener dans sa vie.

Pourtant cette femme lui plaisait beaucoup, et il conclut : « Décidément, je suis dans un drôle d'état. »

La pendule sonna, et le bruit de l'heure le fit tressaillir, ébranlant ses nerfs plus que son âme. Il l'attendit avec cette impatience que le retard accroît de seconde en seconde. Elle était toujours exacte ; donc, avant dix minutes, il la verrait entrer. Quand les dix minutes furent passées, il se sentit tourmenté comme à l'approche d'un chagrin, puis irrité qu'elle lui fît perdre du temps, puis il comprit brusquement que si elle ne venait pas, il allait beaucoup souffrir. Que ferait-il ? Il l'attendrait ! — Non, — il sortirait, afin que si, par hasard, elle arrivait fort en retard, elle trouvât l'atelier vide.

Il sortirait, mais quand ? Quelle latitude lui laisserait-il ? Ne